

# Louis-Léon de Brancas, comte de Lauraguais et la porcelaine dure

Odile Chardon

Le marquis de Beauchesne, propriétaire du château de Lassay-au-Maine au XIX<sup>e</sup> siècle, s'était persuadé que le comte de Lauraguais avait expérimenté sa porcelaine dure dans un four situé dans une des tours de ce château, mais des documents d'archives et les rapports de l'Académie des sciences prouvent que l'hôtel de Lassay du Faubourg-Saint-Germain à Paris fut le théâtre de cette découverte. Voici reconstituée l'histoire de ces travaux et celle d'un personnage hors du commun.

## Son nom, ses titres

La complexité des liens familiaux, des uns avec les autres, demande une petite mise au point.



1. Comte de Lauraguais (1733–1824) titré duc de Brancas en 1814.  
Photo Bibliothèque nationale de France.

D'origine napolitaine, la famille de Brancas se divise en plusieurs branches. Louis-Léon de Brancas, comte de Lauraguais, appartient à celle des ducs de Villars. Il est fils aîné de Monseigneur Louis de Brancas, *duc de Lauraguais* et de Dame Geneviève d'O, demeurant en leur hôtel, rue de Tournon à Paris, celui-ci sera le seul membre de la famille à porter le titre de *duc de Lauraguais* sous l'ancien Régime, une faveur consentie par le roi pour qu'il puisse se présenter à la Cour selon son rang, en raison de son mariage, le 29 août 1731, avec Geneviève d'O, descendante du prince de Condé par sa grand'mère maternelle, Julie de Bourbon, dite Mademoiselle de Chateaubriant<sup>1</sup>.

Geneviève d'O meurt à la naissance de son fils cadet, Antoine-Buffile, à l'âge de 19 ans.

Louis-Léon est élevé par sa grand'mère paternelle Marie-Angélique Fremyn de Moras, duchesse de Villars-Brancas. «*J'ai passé ma jeunesse à entendre causer de la vieille cour de Louis XIV, j'avais obtenu de la tendresse de ma grand'mère de me dicter beaucoup de choses*<sup>2</sup>».

Une nostalgie très douloureuse de cette mère adolescente qu'il n'a pas connue va conduire toute sa vie et le rendre incompréhensible pour les autres. Cela peut expliquer ses comportements extravagants et primesautiers vis-à-vis des femmes et sa nature à passer d'une chose à l'autre avec transport et désespoir à la fois, sous un cynisme apparent.

Le 11 janvier 1755, il épouse Elisabeth de Gand de Middlebourg, héritière en puissance de la fortune, du nom et du titre de son oncle Louis de Gand de Mérode de Montmorency, prince d'Isenghein, sans postérité après quatre mariages successifs. L'héritage tardera à venir puisque le prince meurt en janvier 1768, à l'âge de 89 ans, en l'hôtel de Lassay où il réside depuis plusieurs années<sup>3</sup>.

Le premier octobre 1755, le comte de Lauraguais prend possession de l'hôtel de Lassay qu'il reçoit par donation à charge de substitution<sup>4</sup>, de sa grand'tante

Reine de Madaillan, marquise de Lassay, moyennant un loyer-rente de 12 000 livres annuelles pour neuf années.

Reine quitte cet hôtel construit par son beau-père pour aller habiter chez son cousin, le comte Jean de La Guiche, rue du Regard, emportant avec elle la collection de tableaux de maîtres léguée par la comtesse de Verrue à Léon de Madaillan, marquis de Lassay, son mari<sup>5</sup>.

Le comte de Lauraguais est âgé de 22 ans, époux d'une jeune femme assurée d'une grosse fortune, l'avenir lui sourit.

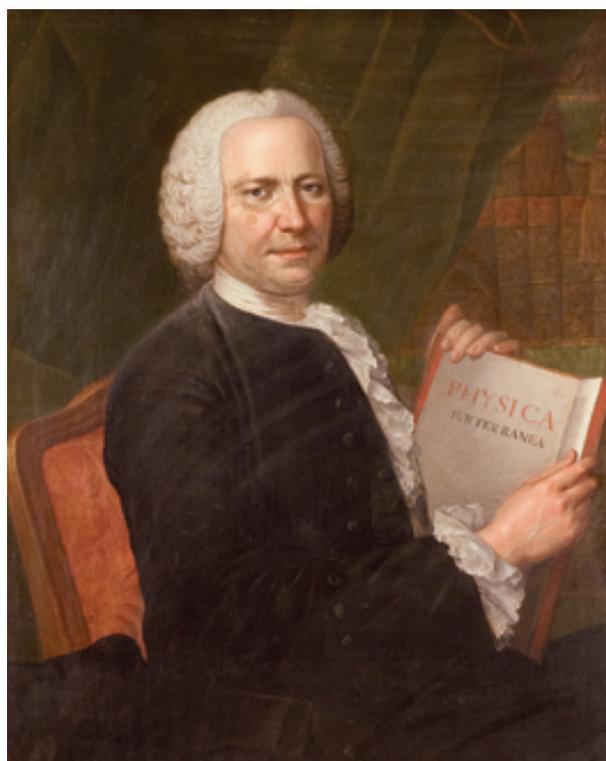
Eduqué dans l'esprit de la Cour de Louis XIV par les récits de sa grand'mère, il pratique tous les plaisirs d'une aristocratie versaillaise sans souci, écrivant des pièces de théâtre, s'éprenant de la plus piquante des chanteuses d'opéra, Sophie Arnould, dont il aura plusieurs enfants. Cela nous vaut de légendaires disputes : la dite Demoiselle, furieuse d'une infidélité de son amant, (avec une demoiselle Riquet), lui rend son carrosse, ses bijoux, ses enfants, en les renvoyant à son épouse légitime et s'en va écouter favorablement les déclarations amoureuses du financier Bertin qui la comble de parures.

### **Comment lui vient le goût de la chimie ?**

*«D'une soirée mondaine passée chez son oncle fortuné, le prince d'Isenghien, là où il pensait s'ennuyer», dit-il. On lui présente d'Alembert, Diderot, Montamy, naturalistes et chimistes. C'est alors que germe en lui l'idée de consacrer une partie de sa fortune et de son temps à la chimie : «Rouelle, le seul chimiste qu'il y eut à Paris, avait à peine quelques fourneaux et quelques écoliers. Rouelle eut bientôt un vrai laboratoire, il me fit un cours particulier, pour Diderot et pour moi; et comme il me disait qu'il n'avait jamais rien appris qu'en l'enseignant, je fis ouvrir par Rouelle un autre cours, auquel tous les étudiants en médecine furent invités, et dont je faisais les préparatifs et les frais».*

Il demande au maître un chimiste pour le diriger dans ses recherches relatives aux arts, Darcet est désigné comme le plus capable, l'homme plaît à Lauraguais qui lui donne son amitié.

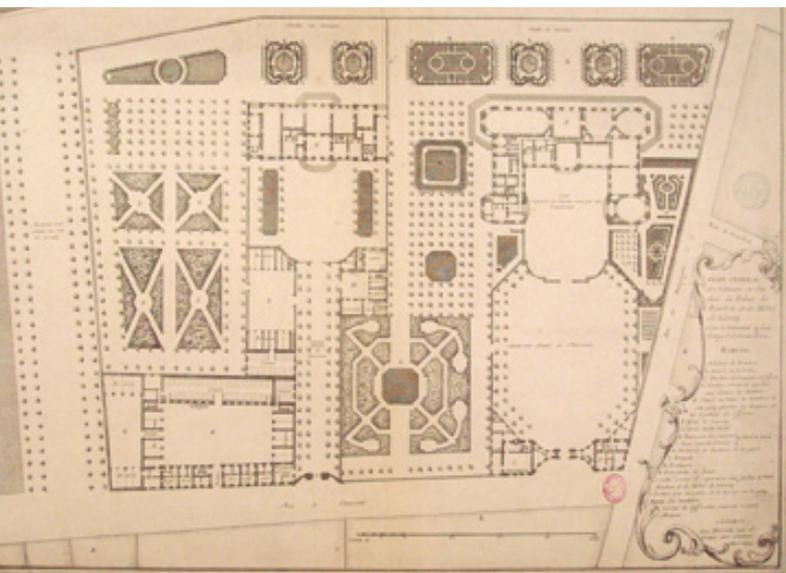
Le régiment du comte de Lauraguais est envoyé au Hanovre. Le comte emmène avec lui son nouvel ami Darcet et tous deux pratiquent leurs travaux scientifiques dans les mines du Hartz : *«Nous allâmes donc, mon camarade et moi, faire de la métallurgie; n'ayant à prendre d'autres précautions pour assurer nos courses souterraines que de nous informer de temps à autres de ce qu'on faisait dessus».* Rentré en France, il donne sa démission de colonel, vend son régiment<sup>6</sup>.



2. Guillaume Rouelle (1703–1770). Photo Bibliothèque municipale de Caen (salle de lecture).



3. Jean Darcet (1725–1801). Bibliothèque administrative de la Ville de Paris (53948(1)). Photo auteur.



4. Hôtel de Lassay et Palais Bourbon vers 1730. Bibliothèque historique de la Ville de Paris (B/604). Photo auteur.

Avec l'argent reçu, il fait supprimer les banquettes de la Comédie française. Celles-ci, placées des deux côtés de la scène pour des spectateurs privilégiés gênent le jeu des acteurs et nuisent à la décoration du spectacle. On en demandait depuis longtemps la suppression mais cela coûtait une fortune. Lauraguais paie 60 000 livres pour les transformations. Et Voltaire, en 1760, lui dédie sa comédie de *L'Écossaise*, en lui adressant ce compliment : « Vous avez rendu un service éternel aux beaux arts et au bon goût en contribuant par votre générosité à donner à la ville de Paris un théâtre moins indigne d'elle... ». Le but déguisé de Lauraguais est de faire jouer ses pièces, mais que valent-elles ? Grimm dit de sa tragédie *Clytemnestre* : « Ce qu'il y a de plus clair dans cette pièce, c'est l'énigme du sphinx ».

Il se voue alors tout entier à la science, à la littérature et au théâtre.

« Et je conçus avec Darcet le projet d'entreprendre un travail utile pour la science et pour les arts,... Nous bâtîmes donc une manufacture, plutôt qu'un laboratoire, et après l'essai de plusieurs constructions différentes, nous eûmes un fourneau de verrerie à trois étages, à peu près semblable à celui de Henckel, et un four à porcelaine, de quatre pieds et demi de diamètre intérieur, sur sept pieds de haut sous la clef. Tout cela fut allumé presque constamment, jour et nuit, pendant cinq ans<sup>7</sup>. »

#### Le rapport de l'Académie des sciences

Après analyse des échantillons de kaolin et de petunsts expédiés de Chine par le père d'Entrecolles<sup>8</sup>, Réaumur certifie, à l'encontre des autres scientifiques, que ces

éléments se trouvent dans le sol français. Il publie son rapport en 1727.

Guettard, l'un de ses élèves, découvre le kaolin en 1746 à Montperthuis dans l'Orne. Il achète vers 1750 une pièce de terre qui lui fournit la matière première tant recherchée, pour le compte de Louis III d'Orléans<sup>9</sup>, puis commence ses essais de fabrication avec la pâte à porcelaine dans le laboratoire du prince à l'abbaye Sainte-Geneviève. Bientôt il s'installe dans le château de Bagnolet, nouvelle résidence de son protecteur<sup>10</sup>. Le Guay travaille avec lui, Montamy, naturaliste de Louis d'Orléans est dans le secret, peut-être même conduisit-il les travaux. Malheureusement, la mort du duc, en 1752, arrête recherches et financements, car le fils de ce dernier, Louis-Philippe, s'intéresse davantage à la décoration de son château de Bagnolet en peintures galantes qu'aux recherches d'ordre scientifique ou industriel.

Douze ans plus tard, les choses prennent un nouveau tour. Le comte de Lauraguais, nommé membre de l'Académie des sciences en 1758, présente le 30 juin 1764, à la séance de cette Compagnie, « six espèces de porcelaines différentes tant par la pâte que par la couverte, depuis l'ancien Japon jusqu'à la porcelaine commune, il en a laissé des pièces de comparaison qui ont été déposées dans les armoires de l'Académie<sup>11</sup> »

Il vient de déposer des porcelaines autres que les siennes. Sont là pour les recevoir, le marquis de Montmirail, MM. Hellot, chimiste de la manufacture de Sèvres, Guettard, naturaliste du duc d'Orléans, et du Hamel. Que veut dire cette mise en scène ?

Le 4 août suivant, M. de Lauraguais apporte « un vase couvert et une assiette de sa nouvelle porcelaine<sup>12</sup> », pour l'examen desquels, entre autres, sont désignés MM. Hellot, Macquer et Guettard, qui, vivement intéressés, se présentent, le 14 août, chez le comte de Lauraguais à son hôtel rue de l'Université pour pratiquer in situ quelques petites expériences.

Le 18 août, ils rendent le rapport suivant : « Nous, commissaires nommés par l'Académie pour examiner la porcelaine que M. le comte de Lauraguais a faite dans son laboratoire et dont il avait précédemment déposé quelques échantillons entre les mains du secrétaire perpétuel de la Compagnie, nous nous sommes rendus le 14 de ce mois à son hôtel rue de l'Université, où il nous a fait voir plusieurs gobelets et soucoupes de diverses porcelaines, tant de Chine et du Japon, que de quelques fabriques de l'Europe, telles que de St Cloud, de Sèvres, de Chantilly, de Frankendalh dans le Palatinat, de Messein en Saxe, et de Chelsea en Angleterre.

Pour un premier examen, tant à la vue simple qu'à la loupe,

nous avons observé que la couverte ou vernis de M. de L'Auragais ressemble beaucoup au vernis d'un gobelet bleu et blanc du Japon, qu'il nous a présenté pour pièce de comparaison; que, comme ce vernis du Japon, il est traité d'écaillés d'une finesse extrême qu'on ne distingue pas à la vue simple; que le blanc de la porcelaine de M. de L'Auragais n'est pas un blanc de lait comme celui d'un gobelet antique à relief du Japon, ni un blanc de neige comme celui d'un gobelet de Sèvres, auxquels nous l'avons comparé.

Nous avons cassé un gobelet de la plus part de ces **porcelaines pour en examiner à la loupe ce qu'on nomme la mie ou le biscuit**, qui, dans toutes, avait une couverte cristalline:

La mie de la porcelaine de Saxe nous a paru d'un blanc laitieux, et presque fondue en émail;

Celle de la porcelaine d'Angleterre est plus grenüe, mais moins blanche;

Celle de Frankendalh, fabriquée depuis peu par M. Hanon, est blanche, fine, compacte et un peu terreuse;

Celle de M. Macquer qui est faite de matières semblables à celles qu'emploie M. Hanon, et qu'il a trouvées dans le royaume, en diffère peu, mais elle est un peu plus vitrifiée;

Celle de Sèvres est d'un grain fin, plus blanc que celui de Saxe, mais plus aride, ou moins vitrifié;

**Celle du Japon a le grain, fin, blanc, serré, et à demi vitrifié, comme le doit être la vraie porcelaine;**

**Celle de M. le comte de L'Auragais a aussi le grain, blanc, fin, compact, et à demi vitrifié.**

Nous avons fait rougir, au milieu des charbons alumés, des gobelets de ces différentes porcelaines avec un gobelet de celle de M. de L'Auragais pour les jeter ensuite dans l'eau froide,

Les gobelets d'Angleterre, de Villeroy, de Sèvres, se sont cassés dans le fourneau,

Ceux de Chine et du Japon se sont étonnés, ainsi que celui de M. de L'Auragais, c'est-à-dire qu'ils se sont fendillés intérieurement, ce qui leur a fait perdre leur son. Mais ils sont restés entiers et sans fêlures extérieures,

Nous avons pris au hasard deux gobelets de la porcelaine de M. de L'Auragais, et les ayant remplis d'eau froide aux trois quarts, nous les avons placés au milieu d'un brazier de charbons alumés, où nous les avons laissés jusqu'à ce que l'eau fut bouillante: ayant versé cette eau, il ne nous a pas paru y avoir aucune altération. Ils ont même conservé tout le son qu'ils avaient auparavant,

**Un autre gobelet de la porcelaine de M. de L'Auragais a été placé dans le fourneau, dans la tuyère d'un grand soufflet de forge, comme pour servir de creuset. On l'y a tenu rouge blanc pendant une heure et demie, il n'a point fondu, ni même fléchi ou même perdu sa forme,**

Il résulte de toutes ces expériences que **la porcelaine de M. le comte de L'Auragais est de toutes les porcelaines que**

**nous avons examinées, celle qui approche le plus de la porcelaine du Japon et nous n'avons pu apercevoir aucune différence entre ces deux pâtes<sup>13</sup>».**

Le rapport est rédigé avec une grande rigueur par les spécialistes de la porcelaine à Sèvres, Macquer et Helot. Ces scientifiques s'attendaient-ils aux conclusions obtenues? Tout porte à croire qu'ils furent surpris et impressionnés, peut-être pensaient-ils plutôt confondre dans ses prétentions ce jeune aristocrate de 31 ans qui n'appartenait au sérail qu'en dilettante<sup>14</sup>.

### **La controverse avec Guettard**

Cette réussite retentissante contrarie évidemment Guettard qui, le premier, a découvert la matière première dans notre pays vers 1746. La démonstration de Lauragais lui coupe l'herbe sous le pied, il ne décolère pas, attaque son adversaire et soutient avec une confiance inébranlable avoir fait de la porcelaine avant 1752, année de la mort du duc d'Orléans, avoir communiqué le secret au sieur d'Arclay de Montamy, maître d'hôtel de celui-ci, qui l'aurait apporté à M. de Lauragais qui en a fait des essais avec Le Guay, un ouvrier qui travaillait avec lui avant la mort du duc<sup>15</sup>.

Malheureusement, il n'apporte aucune preuve tangible qui puisse conforter son discours. Comment n'a-t-il aucune pièce à présenter en justification et pourquoi, pendant 15 ans, est-il resté muet sur sa découverte sans l'utiliser à des fins industrielles et artistiques?

Il écrit des lettres à d'autres scientifiques comme M. Torchet de Saint Victor, ingénieur des mines qui s'indigne: «*Dans la lettre insérée dans le journal du commerce, il a la politesse de nous proposer à M. Bomare et à moi un petit cours de pâtisserie, pour apprendre que la farine calcaire empâte l'argille...*»<sup>16</sup>.

Lauragais jubile, «*Apportez-moi vos porcelaines portant votre signature ou le chiffre du prince d'Orléans, et je serai parfaitement disposé à reconnaître l'antériorité de vos découvertes*».

En 1766, M. de Fouchy, exaspéré, demande à voir le dépôt de pièces de Guettard à l'Académie et qu'on représentât en même temps l'acte de dépôt, puisque le dépôt et son acte doivent se justifier l'un par l'autre. Voici la copie authentique du dépôt:

«*Année 1751. Le 27 janvier il a été déposé par M Guettard un paquet cacheté contenant un écrit sur la porcelaine de Chine Conforme à l'original. Signé de Fouchy*».

A l'évidence, Guettard ne peut rien prouver, c'est la raison même de sa colère malheureuse.

### **La séparation de biens et d'habitation, les règlements de comptes**

A ce moment, la situation familiale du comte se dégrade, il abuse sur tous les fronts, sans complexe, l'ardoise s'accumule : il achète du bois pour le four, des bijoux pour sa maîtresse, mène joyeuse vie, mais ne se soucie guère de ses devoirs envers les siens.

En 1763, il perd ses deux protectrices, probablement très indulgentes pour lui.

D'abord, sa tante, Reine de Madaillan, marquise de Lassay, dont il est légataire universel pour moitié avec son frère, puis, sa grand'mère, Marie Angélique Fremyn de Moras duchesse de Villars-Branças qui l'a élevé.

Il jouit par donation à charge de substitution, de l'hôtel de Lassay qu'il habite, et doit à Antoine Buffile, bénéficiaire pour moitié avec lui, une rente compensatoire qu'il néglige d'acquitter, préférant financer les recherches scientifiques de son ami Darcet. Cela lui vaudra des ennuis quelques années plus tard. Il hérite aussi d'un nombre très important d'actions de la Compagnie des Indes avec lesquelles son arrière-grand-père Madaillan de Lassay s'était considérablement enrichi.

Plutôt que d'aller à l'église pour le mariage de son frère, cérémonie à laquelle il n'est pas particulièrement convié, on s'en doute, il participe le jour dit, par fronde, aux premières courses de chevaux organisées en France par lui à la Plaine des Sablons. Horace Walpole commente : *«Aujourd'hui, je suis allé par le bois de Boulogne à la Plaine des Sablons, pour assister à une course de chevaux montés en personne par le comte de Lauraguais et par Lord Ford. Tout Paris était en mouvement depuis neuf heures du matin; les carrosses et la foule étaient innombrables pour voir un spectacle si nouveau. Le croiriez-vous, il y avait là un Anglais pour lequel tout cela était aussi nouveau et cet Anglais, c'était moi... Lauraguais a été distancé au second tour; ce qui ajoutait au piquant de l'aventure, c'est qu'au même moment, son frère était à l'église pour se marier, mais comme Lauraguais est assez mal avec son père et avec sa femme, il a choisi cet expédient pour constater qu'il n'était pas au mariage<sup>17</sup>»*.

Soutenue ou poussée par Antoine Buffile comte de Brancas, son beau-frère, la comtesse de Middlebourg, sa propre mère, et le prince d'Isenghien, son oncle, Elisabeth de Gand demande la séparation de corps et d'habitation d'avec son époux.

En attendant la décision de la Chambre, la comtesse se réfugie avec ses deux filles au Couvent de Bonsecours. La séparation est prononcée par un arrêt contradictoire du Parlement de Paris du 6 juillet 1764, malgré les protestations de Louis-Léon qui est débouté de son recours en cassation le 17 mars 1765<sup>18</sup>.

La liquidation des biens de la communauté, constitués essentiellement de pierreries et de diamants, intervient le 28 août 1765<sup>19</sup>.

### **Brevet d'invention à Londres**

Les revenus de la dot de son épouse lui sont coupés. Son budget est sérieusement réduit, cela coïncide avec le premier arrêt de fabrication de la porcelaine et avec son départ pour l'Angleterre. Il s'y rend pour acheter des chevaux de course et vendre son brevet.

Walpole y signale sa présence par une lettre à son ami Conway du 28 octobre 1765 : *«Il lui fait porter une missive par un cocher anglais du comte de Lauraguais, qui l'envoie acheter des chevaux<sup>20</sup>»*.

En avril 1766, Darwin écrit à Wedgwood :

*«A French nobleman, a count Laragaut has been at Birmingham & offer'd ye Secret of making ye finest old China, as cheap as your Pots. He says ye materials are in England. That ye secret has cost £16,000 yt. He will sell it for £2,000<sup>21</sup>»*.

Lauraguais dépose une demande de brevet, favorablement reçue par Georges III, pour *«a New Method of Making Porcelain Ware in all its different Branches vizt, to make the Courser Species of China, the more beautiful ones of the Indies, and the Finest of Japan...<sup>22</sup>»*.

L'exclusivité de fabrication de la porcelaine lui est accordée. Il pourra commercialiser ses produits dans le royaume de Grande Bretagne appelé Angleterre, dans le Pays de Galles, et dans la ville de Berwick-upon-Tweed dans le Northumberland, (sur la côte Est près de l'Ecosse), et aussi dans les plantations et dans les colonies durant quatorze ans. Pour conserver son privilège, il devra décrire et préciser la nature de sa dite invention, et de quelle manière il parvient à la finaliser, par le moyen d'un écrit de sa main et de son sceau, et en communiquer un double à la haute cour de Chancellerie avant quatre mois à compter de la date de cette présente lettre patente.

En indiquant cette ville de Berwick-upon-Tweed, très particulièrement, veut-il fabriquer sa porcelaine à partir du smectis des montagnes d'Ecosse qu'il croit être du kaolin<sup>23</sup> ?

### **Les expériences scientifiques de Darcet effectuées dans le four Lauraguais à l'hôtel de Lassay**

Darcet poursuit sa réflexion scientifique, et publie la somme de ses expérimentations dans un premier mémoire en 1766, puis dans un second en 1771. *«Monsieur le comte de Lauraguais ayant eu occasion de rallumer son fourneau pour la porcelaine, a bien voulu me permettre d'en profiter pour les nouvelles expériences que je viens d'y faire et*



5. Henri IV. Biscuit lustré. Porcelaine dure, 7bre 1768. D. 0,12.  
Sèvres, musée national de Céramique. Photo © Martine Beck Coppola.



16. Marque, Henri IV.  
Sèvres, musée national  
de Céramique. Photo ©  
Martine Beck Coppola.



7. Comte de Caylus. Biscuit lustré. Porcelaine dure. D. 0,125.  
Sèvres, musée national de Céramique. Photo © Martine Beck Coppola.



6. Minerve. Biscuit lustré. Porcelaine dure. H. 0,14; L. 0,12.  
Sèvres, musée national de Céramique. Photo © Martine Beck Coppola.



15. Marque, Minerve. Sèvres,  
musée national de Céramique.  
Photo © Martine Beck Coppola.

14. Marque, comte de Caylus.  
Sèvres, musée national de Céramique.  
Photo © Martine Beck Coppola.





17. Marque, Louis XV.  
Musée de céramique de Rouen.  
Photo auteur.

12. Louis XV. Biscuit sous couverte. Porcelaine dure. H. 0,14 ; L. 0,12.  
Musée de céramique de Rouen. Photo auteur.

*dont je vais rendre compte à l'Académie».*

Macquer, dans son approbation du nouveau rapport sur Darcet, écrit : «*Il a même imaginé d'enfermer ses diamants dans des boules solides d'environ un pouce de diamètre de pâte d'une porcelaine très dure et très compacte*».

Darcet continue : «*J'ai acheté trois très petits diamants, les ai placés sur de petites coupelles faites de pâte de porcelaine et je les ai mises sous le moufle dans un fourneau qui tirait bien, je n'ai donné que 5 heures de feu à compter de l'instant où j'ai allumé le fourneau jusqu'au moment où je l'ai éteint, ce feu a suffi pour opérer la volatilisation du diamant*».

Le mémoire de Darcet se termine par une belle suite des mêmes expériences faites sur un grand nombre de terres, de pierres et de chaux métalliques, «*sur la fin de l'année de 1768 et au commencement de 1769, c'est-à-dire vers le temps, à peu près, que M. le comte de Lauraguais a suspendu le travail de la porcelaine et démoli les fourneaux*<sup>24</sup>».

En 1801, Dizé envoie un coup de chapeau élogieux à Lauraguais pour rappeler l'importance de son effort de financement dans les travaux du chimiste :

«*Monsieur de Lauraguais y consacra beaucoup d'argent, mais il faut convenir que cet amateur distingué des sciences différait beaucoup de la plupart des protecteurs d'arts ou d'artistes ; qu'il avait commencé, ainsi qu'il dit lui-même dans une lettre, par demander à Darcet son amitié, qu'il était entré dans la science et qu'il prenait part aux travaux de laboratoires*<sup>25</sup>».

Toutes ces expériences, comme la cuisson de médaillons en septembre et octobre 1768, sont pratiquées avant la vente de l'hôtel de Lassay qui n'est effective qu'après de longues tractations.

#### **Achat de l'hôtel de Lassay par le prince de Condé**

Le prince de Condé, propriétaire du Palais Bourbon depuis 1764, connaît les difficultés financières de Lauraguais. Il saisit l'opportunité qui se présente à lui et fait part au roi de son désir d'acquérir l'hôtel de Lassay. Pour permettre la transaction, il convient de déplacer la substitution *fidei commissaire* dont est grevé l'hôtel de Brancas, (dit hôtel de Lassay auparavant), sur un autre bien de valeur équivalente. Le 10 mai 1768, Louis XV effectue la translation de la substitution dont est grevé le dit hôtel, sur la terre de Lassay-au-Maine : «*Cet hôtel étant en la convenance de notre très cher et très amé cousin le prince de Condé, prince de notre sang, tant par ce qu'il se trouve en grande partie dans le terrain du Palais de Bourbon, qu'à cause des augmentations de bâtiments dont notre cousin a besoin pour s'y loger avec toute sa Maison, il lui aurait proposé de l'acquérir s'il nous plaisait de transférer la substitution dont le dit hôtel est grevé sur d'autres fonds*».

*Vu le dit acte de donation de l'hôtel de Brancas portant substitution en faveur de l'exposant et autres dénommés au dit acte, nous avons, de notre grâce spéciale, pleine puissance et autorité royale, déchargé et par ces présentes, signé de notre main, déchargeant l'hôtel de Brancas appelé cy-devant hôtel de Lassay du 13 août 1755.*

*Autorisons en conséquence le dit sieur comte de Lauraguais à la transférer sur des terres ou autres immeubles réels de valeur égale au prix de l'estimation qui sera faite du dit hôtel pour par les appelés à la dite substitution, jouir des dites terres ou biens des fonds qui seront donnés en remplacement aux mêmes charges, clauses et conditions apportées au dit acte du 13 août 1755*

au moyen desquelles le dit sieur comte de Lauraguais pourra disposer librement du dit hôtel de Brancas.

Signé le 10<sup>ième</sup> jour de mai l'an de grâce 1768 et de notre règne le 53<sup>ème</sup> 26 ».

La vente est conclue pour la somme de 800 000 livres<sup>27</sup>.

Dans son journal, le duc de Croy, fin juillet 1768, rapporte ainsi l'évènement : « *Le comte de Lauraguais vient de vendre au prince de Condé le petit palais Bourbon avec son jardin anglais plein de goût et... son volcan d'un grand effet* ». Quelle belle épithète pour un four crachant ses fumées et ses gaz au-dessus du Faubourg-Saint-Germain !

Pour son entourage, Louis-Léon est allé trop loin dans la désinvolture, il va falloir qu'il règle ses comptes, or il n'a plus d'argent, comme Palissy il a brûlé ses meubles, en quelque sorte.

Elisabeth de Gand, son épouse séparée de corps et d'habitation, demande à son procureur Pierre Danjou de s'opposer aux criées, ventes et adjudication de l'hôtel de Lassay et ce à fin de conserver et être payée des sommes qui lui sont dues, tant en principaux qu'intérêts et en outre de conserver tous ses autres droits, actions, privilèges et hypothèques<sup>28</sup>.

Lauraguais quitte le Faubourg-Saint-Germain pour aller résider dans un hôtel rue Bergère.

La vente aux enchères de ses livres précieux intervient peu après dans la maison du procureur Danjou sise rue Pavée<sup>29</sup>.

Le comte a cependant gardé un livre, le plus extraordinaire peut-être, que, par défi et pour être toujours grand seigneur, il offre au roi le 10 janvier 1770 :

« *Dimanche dernier le sieur de Brequigny a remis à sa Majesté la notice d'un fameux manuscrit contenant divers ouvrages attribués à Frédégair. Ce manuscrit est du 8<sup>ème</sup> siècle, a été copié sur un du 7<sup>ème</sup>. Le comte de Lauraguais qui avait conservé à la France ce précieux monument en l'achetant des Jésuites, a supplié le roi de l'accepter; et sa Majesté a ordonné qu'il serait placé dans sa bibliothèque de Paris*<sup>30</sup> ».

Le 2 décembre 1770, les comptes sont réglés par le trésorier de son altesse le prince de Condé.

Il reste peu de chose à Louis-Léon. Tous ses créanciers se manifestent : Antoine Buffile réclame les 175 000 livres de douaire qui lui sont dues ; le tailleur, 10.000 livres pour les tissus de soie qu'il lui a vendus ; le régisseur de Lassay-au-Maine, le montant des revenus des terres de Lassay, avancés par lui ; Elisabeth, son douaire, etc.<sup>31</sup>

### **Nouvelles passions, tempête de la Révolution**

Dans sa terre de Manicamp en Soissonnais près de Chauny, où le roi l'a exilé par une vengeance de Necker, il élève ses chevaux de course, passion rapportée d'Angleterre, il fait de l'agriculture, élève des moutons, perd beaucoup d'argent<sup>32</sup>.

On le voit à nouveau à Paris en 1786 : « *M le comte de Lauraguais s'est enseveli dans la poussière des bibliothèques surtout celle des bénédictins de Saint-Germain-des-Prés, pour consulter tout ce qui reste de monuments authentiques sur l'histoire de notre droit public, aussi ne l'appelle-t-on plus dans sa société que Dom Lauraguais*<sup>33</sup> ».

Arrive la Révolution. Elisabeth de Gand, retirée dans son château d'Oigny dans le Pas-de-Calais, est soupçonnée de conspiration contre l'Etat, à cause d'une lettre destinée à sa fille, la princesse d'Areberg, vivant en Flandre, interceptée par un dénonciateur. Elle est conduite à Paris, jugée et exécutée en quelques jours.

Lauraguais a-t-il connaissance du sort tragique d'Elisabeth ? En est-il touché ? Rien ne le dit, il reste silencieux pendant toute cette période, retiré à Manicamp.

### **L'Ancien Régime n'est plus**

« *Eloigné de tous les gouvernements qui ont suivi cette époque, par son esprit plein de sarcasme contre les pouvoirs du jour, il adressa au chef du gouvernement impérial une comédie intitulée : Les Marionnettes, et par là resta maître de sa personne* », dit le Moniteur.

En 1814, à l'avènement de Louis XVIII, Louis-Léon de Brancas, alors comte de Lauraguais, est titré duc de Brancas, mais rien n'est plus comme avant pour lui. Nous le retrouvons au seuil de la mort dans le petit appartement sis 45 rue de Richelieu loué par Mademoiselle Vitry qui partage sa vie depuis 40 ans, dit-il. Les fenêtres de l'immeuble donnent sur celles de l'appartement où mourut Molière<sup>34</sup>. On reconnaît là sa fidélité à un art qu'il aime passionnément.

Dans son testament, il dit ne plus avoir « *ni maisons, ni châteaux, soit en ville soit en campagne, ni bijoux, ni effets précieux, tout ce qui me reste dans le monde est dans ma chambre autour de moi; des livres que j'ai lus, des papiers que j'ai barbouillés...* ». En les feuilletant, on devine ses interrogations, ses interminables discussions avec ses amis : le droit ; les sciences plus ou moins exactes, convient-il ; l'anatomie, son vieux dada ; les finances, ne s'est-il pas vertement querellé avec Necker ; le pamphlet critique, il s'y entend ; les mémoires historiques ; ses propres écrits qui traitent de philosophie, de politique.

Il meurt le 10 octobre 1824, trois jours après le Roi.

Par un dernier sarcasme, il avait exprimé le désir de « *quitter ce monde aussi nu qu'il y arrivait, ne voulant laisser d'autres soins à la Pavanne qui l'ensevelirait que celui de jeter sur lui un linceul, et d'être porté en terre sans tambour ni trompette*<sup>35</sup> ». La France est aux obsèques de son souverain.

Malgré son grand âge, il est encore reconnu du monde puisque le *Moniteur universel* lui consacre un long article<sup>36</sup> :

« *M. le duc de Brancas-Lauraguais, pair de France, membre de l'Académie des sciences, vient de mourir à l'âge de 91 ans et trois mois, d'un accès de goutte qui s'est fixé sur sa poitrine. Une aussi longue carrière l'a rendu témoin toujours spirituel et souvent actif d'une grande succession d'événements, et contemporain d'un grand nombre de personnages célèbres dans une époque féconde, et en faits importants et en hommes distingués dans tous les genres. Une grande vivacité d'esprit, une exquisite sensibilité et une imagination ardente l'ont peut-être quelquefois éloigné d'une juste modération mais ces légers écarts, ou plutôt ces singularités, portèrent toujours l'empreinte d'un esprit très original et d'un cœur très généreux. Dans ses dernières années, conservant sans mélange les bonnes qualités de ce cœur et de cet esprit, il n'était plus que bon, aimable, sensible et généreux.*

*La carrière des armes fut pour ainsi dire son début dans le monde, il la quitta malgré les succès qu'il y avait obtenus dans la campagne de 1757, où il s'était fait remarquer comme colonel. A cette époque, les sciences exactes devenaient le sujet de l'application de la plupart des esprits disposés à l'étude. M. de Lauraguais s'y livra tout entier, et ne ménagea pour leur progrès, ni une application constante, ni les dépenses auxquelles les expériences l'entraînaient.*

Le rideau est tombé sur cette longue et turbulente vie.

### Les porcelaines de Lauraguais

Grâce à l'obligeance de M Georges Papillon<sup>37</sup>, le comte de Brébisson recense pour son article sur le kaolin d'Alençon de 1912, les pièces répertoriées, sorties du four Lauraguais<sup>38</sup>.

Celles-ci sont rarissimes, elles portent la marque :

**BL**, en lettres cursives majuscules incisées en creux, pour Brancas-Lauraguais, seuls les musées ou quelques collectionneurs avertis peuvent en montrer quelques unes dont voici la liste qui n'a pas changé depuis près de cent ans :

Ce sont d'abord sept portraits en médaillons :

- 1 Médaillon ovale en biscuit lustré, représentant une tête de Minerve, en relief, profil à droite, coiffée d'un casque corinthien, ceint d'une grecque, juché d'un dragon à langue fourchue, dont la queue tombe du

sommet du casque, hauteur 14 cm, largeur 12 cm, conservé au Musée de Sèvres, sous le n° 5179 signé en creux au revers : BL et BR<sup>39</sup>.

- 2 Médaillon ovale en biscuit lustré, qui porte à mi-corps, en relief, *un buveur tenant une pipe et un pot de bière*, d'après Téniers : 10,5 cm, sur 8 cm, daté d'octobre 1764 gravé en creux, n° 1337 de la collection Gasnault, conservé au Musée Dubouché à Limoges<sup>40</sup>.
- 3 Médaillon rond en biscuit lustré, à bordure perlée, représentant *Henri IV*, profil à droite, coiffé de lauriers, daté de septembre 1768, reproduction d'une médaille de Guillaume Dupré, diamètre 12 cm, conservé au Musée de Sèvres, n° 13598<sup>41</sup>.
- 4 Médaillon rond en biscuit lustré, représentant le *comte de Caylus*, profil à droite, signé Nini sous le relief du buste, daté de septembre 1768, probablement un moulage du médaillon original en terre cuite de Nini, diamètre 12,5 cm, marqué en creux, BL, conservé au Musée de Sèvres, n° 6007<sup>42</sup>.
- 5 Médaillon rond en biscuit lustré, à bordure perlée, représentant *Sully*, profil à gauche, justaucorps très élaboré, marque BL et *u d* en creux, diamètre 12,8 cm, conservé au British Museum à Londres (en exposition).
- 6 Médaillon rond, en biscuit lustré, représentant *Richelieu*, monogramme incisé, BL, diamètre 11 cm, collection particulière<sup>43</sup>.
- 7 Médaillon-camée, forme ovale en biscuit sous-couverte, bord effilé, représentant *Louis XV*, profil à gauche, la tête ceinte d'une couronne de feuilles de lauriers fermée par un ruban, d'où s'échappe une belle chevelure bouclée, daté de *7bre* 1768, avec marque BL et BR, en creux, conservé au Musée de céramique de Rouen, n° 2598<sup>44</sup>.

Puis cinq types d'assiettes de service :

- 1 Une assiette plate, à marli étroit, ornée de fleurs polychromes. Le fond du bassin est garni d'un massif de fleurs de même nature dans le goût chinois, diamètre 23,5 cm, marque BL en creux, vers 1764, conservée au Musée de Sèvres, n° 9356.
- 2 Une assiette plate, à marli étroit, ornée d'un bouquet fleuri central, papillon, mouche, scarabée, insectes sur l'aile, marque BL en creux, vers 1764, conservée au British Museum, (en exposition).
- 3 et 4 Deux assiettes à lobes, filet brun, rosace en ombilic, vert et rouge, semis de fleurs au naturel sur l'aile, genre Mennecy, diamètre 24,5 cm, marque BL, en creux, conservées l'une au Musée de Sèvres, n° 13940 et l'autre en collection particulière.



8. Assiette à rosace en ombilic. Porcelaine dure. D. 0,245.  
Sèvres, musée national de Céramique. Photo © Martine Beck Coppola.



9. Assiette japonée. Porcelaine dure. D. 0,235.  
Sèvres, musée national de Céramique. Photo © Martine Beck Coppola.



10. Assiette à bouquet fleuri central. Porcelaine dure, émaillée. Collection particulière. Photo © B. Renoux, 1995 Inventaire général-ADGP.



11. Assiette à bouquet fleuri, papillon, mouche, scarabée, insectes sur l'aile. Porcelaine dure émaillée. Photo © The Trustees of the British Museum.



13. Autre assiette à rosace en ombilic avec bouquets floraux. Collection particulière. Photo © Heude.

- 5 Une assiette à lobes, décor à bouquet fleuri central, polychrome, BL en creux, collection particulière.
- 6 Une assiette à lobes, décor à papillons, polychrome, BL en creux, conservée au Victoria & Albert Museum à Londres.

Remarque: L'assiette à bord chantourné, décor japonais polychrome sans marque, attribuée aussi à Guettard, diamètre 23,5 cm, conservée au Musée de Sèvres, n° 5927, est maintenant attribuée à la Compagnie des Indes.

Enfin une sculpture:

La reproduction du *Bacchus* de Michel-Ange, ayant appartenu au comte de Caylus, avant d'être mentionnée dans le catalogue Walpole à Twickenham<sup>45</sup>.

### Conclusion

Lors de leur rencontre chez Rouelle, le comte de Lauraguais et Jean Darcet s'étaient fixés un but: celui de faire sortir la chimie de la magie pour la hausser au rang de science. Il y fallut une très grande ténacité, et intellectuelle et financière, pendant 10 ans. La conjonction du travail acharné de Darcet et du financement inconditionnel de Lauraguais qui s'intéressait personnellement aux travaux réalisés dans sa propriété de l'hôtel de Lassay permit à l'Académie des sciences de valider

la porcelaine dure de Lauraguais et les longs travaux scientifiques de Darcet, procès-verbaux à l'appui.

Les médaillons conservés nous donnent par extraordinaire les dates extrêmes de la fabrication de cette porcelaine hormi le temps de tâtonnement pour la construction du four:

- Minerve commence la production en 1759 comme si la protectrice des arts avait été invoquée pour ces premières fournées. Les potiers n'invoquent-ils pas le Ciel au moment où ils jettent la première poignée de paille enflammée dans le foyer?
- Le médaillon de Louis XV, sorti du four en septembre 1768, apporte l'hommage au roi de France en fermant la série et clôturant la production.

Par la force des choses, Lauraguais n'a plus la possibilité de faire de la porcelaine puisque l'hôtel de Lassay ne lui appartient plus. Dans la liste des porcelainiers de Paris du XVIII<sup>e</sup> siècle, il doit tenir la première place, avec pour adresse: Hôtel de Lassay, même s'il ne s'agit pas d'une manufacture commerciale. Dans cette aventure, il faut donner toute sa place à Guettard qui amorça le processus avec Louis Le Guay au château de Bagnolet, et sans doute aussi à Montamy, compagnon des premières heures, assez proche de Lauraguais pour, peut-être, avoir mis au point dans son four, son inventaire de couleurs pour porcelaine. Nous sommes en présence d'une équipe de chercheurs scientifiques à la manière du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Dans la résidence du Président de la Chambre des Députés, un clin d'œil surprenant, peut-être sciemment voulu, rappelle les grands travaux scientifiques de Lauraguais et de Darcet, dans les médaillons de dessus de portes du grand salon, situé côté jardin, dit salon des Eléments: l'eau, l'air, la terre, *les arts du feu*, exécutés en 1846 par le peintre Joseph-François Heim, décoration supervisée par l'architecte de Joly.

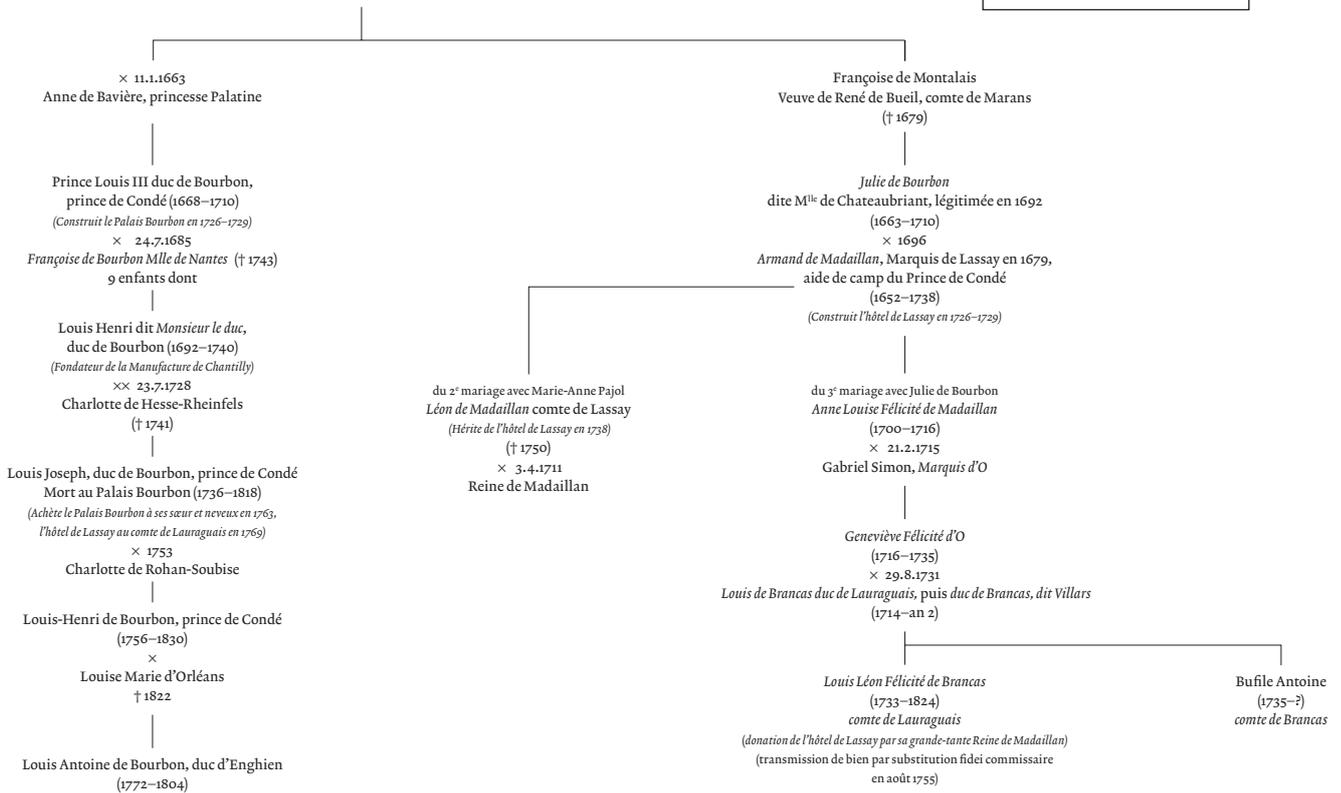
Odile Chardon.

### Notes

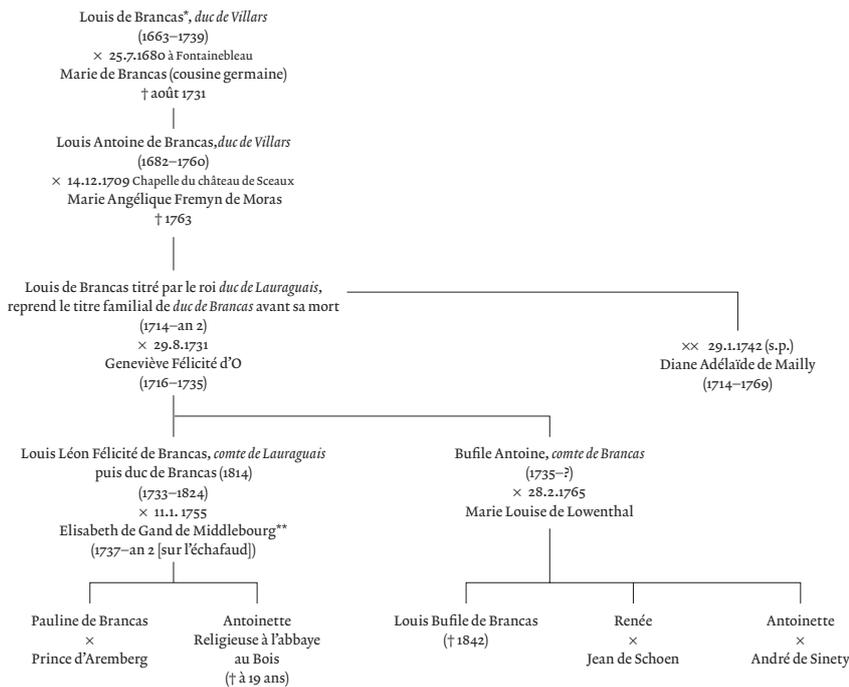
- 1 × 19.1.1773 Paris  
Filiations maternelle et paternelle en annexe.
- 2 Fromangeot, Paul, *Fantaisies littéraires, galantes, politiques et autres d'un grand seigneur le comte de Lauraguais, (1733-1824)*, Paris, Picard, 1914.
- 3 Arch.nat., T/765, 18 janvier 1768, Me Brouard, ouverture du testament du prince d'Isenghien.
- 4 Arch.nat., Min. cent. Not., LVI/101, Me Dutartre, 12 février 1763, inventaire des papiers de Reine de Madaillan, rappel de l'acte de substitution du 13 août 1755 et du loyer annuel de 12 000 livres.  
Boissard, Henry, *Des substitutions et des majorats*, Paris,

Henri Jules de Bourbon  
(1643–1709)  
duc d'Enghien, puis prince de Condé,  
fils de Louis II de Bourbon dit Le Grand Condé

Filiation paternelle



Filiation maternelle



\* Tenu sur les fonts baptismaux par Louis XIV et Anne Marie d'Orléans, duchesse de Montpensier.  
Il se démet de la nue propriété de son duché pairie en 1709 et se retire à l'abbaye du Bec en 1721 puis à l'Oratoire à Paris

\*\* Par héritage du titre de son oncle, le prince d'Isenghien, elle prend le nom de Gand de Mérode-Montmorency

- Mocquet, 1855, Sous l'influence du droit canonique et du droit romain, cette clause successorale est en usage à partir du XIII<sup>e</sup> siècle en France pour éviter le morcellement des patrimoines. Elle donne au bien un caractère d'indisponibilité complète et irrévocable à l'encontre des tiers au profit de tous les descendants à venir. La substitution est établie par testament ou par contrat de mariage. La noblesse s'interdit d'aliéner les biens qu'elle possède au moyen de la réserve héréditaire, et, pour le surplus, dans l'usage de *substituts fidei commissaires*. Un fidei commissaire est un héritier institué à la charge de rendre la succession à une autre personne, il a droit de retenir à son profit la quote trebellionique (le 1/4 de la succession). Seul le roi peut casser cette indisponibilité.
- 5 Arch. nat., Min. cent. Not., LVI/100, M<sup>e</sup> Dutartre, 6 janvier 1763, ouverture du testament de Reine de Madaillan. Elle lègue sa collection de tableaux au comte de La Guiche, époux d'Henriette de Bourbon, dite Mademoiselle de Verneuil, fille naturelle et légitimée du duc Louis Henri de Bourbon, prince de Condé.
  - 6 Lauraguais, comte de, *Lettre aux citoyens Lebreton et Cuvier-Eloge à Darcet*, Paris, 1801, En l'an X, lors de l'éloge fait à l'Académie des sciences à Jean Darcet qui vient de mourir, cette lettre nous dévoile les circonstances de la rencontre de ces deux hommes, leur commune passion pour la chimie, la personnalité de Lauraguais lui-même, et indirectement, celle d'un professeur vénéré par les scientifiques de l'époque, je veux dire, Guillaume Rouelle, mort en 1770. Jean Darcet, monté de Donazit à Paris comme précepteur du fils de Montesquieu, assiste le grand homme dans ses derniers moments. Docteur régent de la faculté de médecine, puis membre de l'Académie des sciences, professeur de chimie au Collège de France, inspecteur des monnaies, il est à Sèvres en 1791, année pendant laquelle les scientifiques ont des difficultés pour être rémunérés, il finit sénateur sur les bancs de la République. «*Dès lors, je voyais donc beaucoup moins mon ami Darcet, et nos révolutions m'ayant laissé moralement tel que j'étais il y a 30 ans, et fait de lui, non pas le rhétore consul, mais d'un chimiste, un sénateur (an VII) : nous ne cherchâmes point à remplir l'intervalle entre sa dignité et ma sincérité*».
  - 7 Albis, Antoine d', «*La conquête de la porcelaine dure*», *Dossier de l'art, Sèvres*, 1999, p. 46, plan du petit four rond de Guettard, dont Lauraguais a pu s'inspirer pour construire le sien, (1m50 x 2m30 sous la clef)). En raison de la vente de l'hôtel de Lassay au prince de Condé, ce four, démolé en 1769, écarte définitivement l'hypothèse de la fabrication de porcelaine dans un four existant encore aujourd'hui dans le château de Lassay-au-Maine, qu'Antoine d'Albis, dans le même dossier, page 23, décrit comme un four à pain : «*L'analyse des prélèvements réalisés sur les briques de ce four indiquent qu'elles ne peuvent supporter une température supérieure à 1100 °C, 1150 °C sans fondre, il s'agit plutôt très vraisemblablement d'un four à pain que d'un four céramique*».
  - 8 Entrecolles, Père d', (1664–1741), jésuite, Supérieur des missionnaires en Chine.
  - 9 Dit Louis le Pieux, (1703–1752), époux d'Auguste, princesse de Bade.
  - 10 La rapidité avec laquelle il dit avoir réussi la cuisson de sa porcelaine pourrait faire supposer qu'il ait eu entre les mains la correspondance du père d'Entrecolles.
  - 11 Académie des sciences, procès-verbaux des séances, volume 83, 30 juin 1764, f<sup>o</sup> 252.
  - 12 Académie des sciences, procès verbaux des séances, volume 83, 4 août 1764, f<sup>o</sup> 320
  - 13 Académie des sciences, procès-verbal d'une visite faite par une commission de l'Académie royale des sciences le 18 août 1764, volume 83, f<sup>o</sup> 331.
  - 14 Lauraguais emploie le kaolin alençonnais, découvert par Guettard. Dans leur analyse chimique par diffraction X, Françoise Treppoz et Antoine d'Albis déterminent que la pâte à porcelaine de Lauraguais est composée de quartz et de mullite, comme doit être la porcelaine dure, je les remercie de m'avoir communiqué leur rapport.
  - 15 Guettard, Jean-Etienne, *Mémoires sur différentes parties des sciences et des arts*, Paris, 1765, p. 95, Il décrit ses travaux avec beaucoup de détails et de précisions qui semblent crédibles. Louis Le Guay se dit directeur de la manufacture de porcelaine au château de Bagnolet lors du baptême de sa fille en 1752. La manufacture du duc d'Orléans aurait donc bien existé. Je remercie Chantal Soudée-Lacombe de m'avoir donné cette information
  - 16 Torchet de Saint Victor, «*Lettres sur le kaolin et le petunisé en réponse à celles de M Guettard*», *Journal de médecine*, Paris, mars 1766.
  - 17 Baillon, comte de, *Traduction des lettres de Walpole envoyées de France*, Paris, 1872, lettre du 28 février 1765.
  - 18 Arch. de Paris, DQ10/1440/2757, rappel de cet arrêt contradictoire du 6.7.1764, dans l'inventaire des papiers d'Elisabeth de Gand répertoriés lors de son jugement de condamnation fin 1793. Il se peut que cette séparation de corps et d'habitation ait évité l'échafaud au comte de Lauraguais.
  - 19 Arch.nat, T/765, Me Dutartre, 28 août 1765, liquidation des biens de la communauté.
  - 20 Cf. note 17.
  - 21 Meteyard, Elisa, *Life and works of Wedgwood*, London, 1866.
  - 22 Eyre George Edward and Spottiswoode, William, printers, London, 1857, brevet n<sup>o</sup> 849 du 10 juin 1766, communiqué par l'INPI, conservation à Compiègne.
  - 23 «*Cette terre m'a été donnée par M. le comte de Lauraguais, elle est grasse et très onctueuse au toucher, elle est blanche et veinée de brun, les deux morceaux que j'ai mis au feu s'y sont durcis comme font les argiles ils ont conservé leur blancheur*», dit Darcet lorsqu'il l'analyse. Le smectis (pierre à savon) n'ayant pas les propriétés du kaolin, la fabrication de porcelaine en Angleterre est abandonnée, faute de matière première.
  - 24 B.n.F., R/32940, Darcet, Jean, *Mémoire sur l'action d'un feu violent et continu*, Paris, 1766, ces manipulations étaient rendues possibles par le fait qu'il avait trouvé la composition de la pâte à porcelaine dure pour ses creusets et pour les petites boules qui servirent à la calcination des matières.
  - 25 Dizé, Paul, *Précis historique sur la vie et les travaux de Jean Darcet*, Paris, 1801.
  - 26 Arch.nat., R5/522, acte de translation de la substitution fidei commissaire du 10.5.1768.

- 27 Arch.nat., T/765, Me Dupré, contrat passé le 23 septembre 1768.
- 28 Arch.nat., T/765, requête du Palais du 30.1.1769 sur l'achat de l'Hôtel de Brancas par le prince de Condé.
- 29 B.n.F., delta/2358, *Catalogue d'une collection de livres choisis provenant du cabinet de M\*\*\**, Paris, Guillaume Debure aîné, 1770.
- 30 Mercure de France, année 1770, vol 2, page 210.
- 31 Arch.nat., Min.cent, T/765, 2.12.1770, paiement des arrérages dus par le comte de Lauraguais.
- 32 Cf. note 2, Il possédait le fameux cheval de course Gimera.
- 33 Wahl, Roger, *La folie Saint-James, d'après notamment les souvenirs de Mademoiselle Sophie Arnould*, Neuilly/Seine, chez l'auteur, 1955.
- 34 Arch. nat., Min. cent. XCV/480, Me Lepelletier, 6.2.1813, bail d'un appartement consenti à Catherine Vitry.
- 35 Arch. nat., Min. cent. XVIII/1146, Me Boilleau, 17.7.1822, testament du comte de Lauraguais.
- 36 Moniteur universel, octobre 1824, n° 284, page 1350.
- 37 Papillon, Georges, conservateur du musée de céramique et des collections de la manufacture de 1903 à 1918.
- 38 Brébisson, comte de, *Histoire illustrée du kaolin d'Alençon*, Sté historique et archéologique de l'Orne, 1912.
- 39 Enregistré à Sèvres sous le nom de *buste d'Alexandre*, médaillon-camée en biscuit lustré, façon de Chine, fait en 1759, cette date n'est pas vraiment lisible et elle est peu vraisemblable.
- 40 Garnier, Edouard, *Catalogue de la collection Gasnault, Musée Dubouché à Limoges*, Paris, 1881, page 238.
- 41 En 1587, par ordonnance, Henri IV crée l'office de tailleur-graveur général des monnaies pour Marc Béchet. En 1606, Guillaume Dupré, son successeur, grave une médaille selon le portrait dessiné par Antoine Bucher. Seul ce modèle officiel sera diffusé dans tout le royaume pour que le visage du roi soit reconnu et ne soit ni caricaturé ni interprété. Nos manuels appliquent encore l'ordonnance d'Henri IV.
- 42 Nini exécute ce portrait d'après la gravure de Dagoty donnée en frontispice du premier volume du *Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques et romaines* du comte de Caylus. Grand amateur d'art et promoteur d'industrie, Caylus participe peut-être au financement des travaux de Lauraguais. Une lettre de Mariette au père Pacciaudi résume ses qualités « *Où trouver quelqu'un de sa sorte qui aime et qui ait véritablement à cœur le progrès des sciences et des arts* ». N'est-ce pas un hommage à l'ami décédé en 1765, pour la publication posthume du septième et dernier volume de son recueil d'antiquités sorti en 1767?
- 43 Dawson Aileen, *French Porcelain*, catalogue du British Museum, Londres, 1994.
- 44 Cette effigie de Louis XV rappelle le modèle officiel dessiné, profil à droite, par Bouchardon en 1723 pour une commande de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres. Elle ressemble davantage au modèle exécuté en 1770 au revers de la médaille d'inauguration de l'hôtel de la Monnaie par le médailleur officiel Rœtiers, qui ferme la couronne de laurier avec un ruban, qu'à celui de Nini, dont la couronne est fermée par un nœud de feuilles.
- 45 Cochin, Charles-Nicolas, graveur du cabinet du roi, *Notes sur un voyage en Italie*, Paris, 1758, tome 2, page 40, décrit ainsi la statue de Michel-Ange en la voyant à Florence dans la galerie du grand duc: « *Un statue de Bacchus par Michel-Ange, d'un bel ensemble, d'une manière grande, de grands contours et de grandes formes, mais avec peu de vérité, chargée, tortillée, et maniérée: la tête n'est pas fort belle et a des sécheresses* ». Il ne peut s'agir du groupe dit *Bacchus ivre*, composé d'un éphèbe et d'un jeune faune, présenté actuellement comme le Bacchus de Michel-Ange à Florence au Musée Bargello, puisque Cochin parle d'une statue seulement. Il note la présence de deux groupes dans la galerie du duc, sans leur donner d'attribution. « *Un groupe composé d'un Bacchus et d'un jeune adolescent à ses pieds, il paraît qu'il n'y a que le corps et les cuisses d'antiques, le reste est comme de Jean de Bologne; un autre groupe de Bacchus et un jeune faune plus beau sans être de premier ordre* ».
- Arch.nat., V 3/90 n° 42, scellés après décès du comte de Caylus. Le Bacchus de porcelaine dure n'est pas mentionné dans le descriptif lors des scellés apposés sur les portes de l'appartement où est mort le comte de Caylus, à l'Orangerie des Thuilleries.
- Si Walpole a fait l'acquisition de cette statue à la vente aux enchères, fin 1765, cela veut dire qu'elle avait été exécutée avant le décès du comte, donc fin 1764, époque du premier arrêt de la fabrication de porcelaine dure.
- Dans une lettre du 29 novembre 1765, Walpole écrit: « *J'ai par-dessus la tête et les oreilles de la vente aux enchères du comte de Caylus. J'en ai acheté la moitié pour avoir une chanson, mais je suis toujours le plus fortuné et le plus chanceux des mortels* ».
- Jacquemart, André, *Histoire artistique, industrielle et commerciale de la porcelaine*, Paris, 1862, il fait allusion à la reproduction du Bacchus de Michel-Ange dont l'original était aux Uffizi à Florence, dit-il: « *Avant d'être placée à Strawberry Hill, résidence de Walpole à Twickenheim, cette figure avait appartenu au comte de Caylus* ». Le comte de Brébisson reprend les termes de Jacquemart en 1912.
- Le catalogue du British Museum sur la *French Porcelain* par Aileen Dawson, signale également cette sculpture dans la Villa d'Horace Walpole à Strawberry Hill, comme provenant de la collection du comte de Caylus.